

# LE DEVOIR

Les grands saules chantent / mêlés au ciel / et leurs feuillages sont des eaux vives / dans le ciel. Hecteur de Saint-Denis Garneau, Saules

Vol. LXXXIX - N° 151

MONTRÉAL, LE JEUDI 9 JUILLET 1998

87c + TAXES = 1\$ / TORONTO 1\$

**PERSPECTIVES**

## L'Afrique s'ouvre au monde

Après avoir connu la léthargie, l'agence panafricaine de presse (PANA) prépare un grand bond en avant. Assisterait-on enfin à l'émergence d'une agence continentale africaine, conforme aux vœux exprimés par les fondateurs de l'OUA dès 1963? La PANA a invité le secteur privé africain à se porter acquéreur de 75 % des parts, laissant un bloc de 25 % seulement aux 53 gouvernements du continent. L'afflux nouveau de capital — qui passera de 6,5 à 25,9 millions — servira à créer 16 nouveaux bureaux, dont trois dans des capitales clés: Tokyo, Washington et Bruxelles.

Par l'entremise de leurs agences nationales de presse, les 53 gouvernements africains étaient les maîtres, jusqu'à tout récemment, de l'agence panafricaine d'information (PANA, ou Panaf News Agency), dont le siège est à Dakar. Convertie depuis peu en société de droit privé selon la loi sénégalaise, l'agence est devenue avec l'aval de l'Organisation de l'unité africaine (OUA), et grâce à un plan de redressement préparé par l'UNESCO, PANA-PRESS, SA. Le 20 juillet, on complètera l'inscription des nouveaux sociétaires. PANA veut s'implanter solidement à Tokyo, à Washington et à Bruxelles et créer 13 nouveaux bureaux en Afrique, en plus des cinq qu'elle possède déjà sur le continent. Elle compte présentement un personnel permanent de 60 personnes et 48 correspondants.

Les principaux États impliqués dans PANA depuis 1983 étaient la Libye, le Sénégal, le Cameroun, l'Afrique du Sud et l'Égypte. La privatisation laisse à l'ensemble des actionnaires étatiques 25 % seulement des 86 322 parts émises, d'une valeur nominale de 300 \$ US chacune. Si l'appel au secteur privé réussit, le capital sera quadruplé, passant de 6,5 millions à 25,9 millions (ou 15,5 milliards de francs CFA). Le plus important bloc privé (20 %) sera celui de groupes africains de presse, d'édition ou de communication, tandis que les opérateurs de télécommunications auront droit à environ 13 000 parts (15 %).

Ce remaniement financier, auquel une filiale de Price Waterhouse accorde de très bonnes chances de succès, survient après une quinzaine d'années non exemptes de malheurs et de controverses. La gestion de PANA coïncidait en effet avec le débat acrimonieux autour du Nouvel Ordre mondial de l'information et de la communication (NOMIC) selon un clivage Est-Ouest; on se méfiait de toute immixtion du pouvoir politique dans les médias. Le mémorandum de privatisation émis par l'OUA explique que le but est de «répondre aux exigences démocratiques des populations africaines et de mettre en place un réseau continental d'informations crédibles et efficaces, condition essentielle pour la pérennité et le développement de tout système démocratique». De plus, il faudra «promouvoir et renforcer le pluralisme et l'indépendance de la presse en Afrique», continuent-ils, «les citoyens se montrent habituellement coopératifs dès qu'un représentant de la «presse privée» se pointe.

Une agence continentale africaine, c'est ce qu'appelaient déjà de leurs vœux les fondateurs de l'OUA dès 1963. Les conditions existent-elles pour que PANA-PRESS reprenne son essor? Des analystes ont déjà vu (*L'État des médias*) les quatre principales agences occidentales comme des «colosses aux pieds d'argile». De fait, la United Press International bat de l'aile tandis que subsistent Associated Press, l'Agence France-Presse et Reuters. Il faut toutefois reconnaître la force inspiratrice du panafricanisme, surtout dans sa composante culturelle portée par des personnalités aussi diverses que Marcus Garvey, W. E. B. (prénoms prédestinés?), Du Bois, Price-Mars, Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor et beaucoup d'autres. C'est la France qui accueillit en 1919 le tout premier Congrès panafricain; le cinquième se tint à Manchester en 1945.

PANA a déjà bénéficié dans les années quatre-vingt de la coopération italienne, mais le matériel informatique devient vite obsolète. Le gouvernement sénégalais lui a fait cadeau de deux immeubles qu'il faut réaménager. L'agence fournit déjà — elle n'est pas seule à viser une présence significative de l'Afrique dans les médias, y compris dans Internet — un effort substantiel, vérifiable sur [www.africaneus.com](http://www.africaneus.com) et [www.nando.net](http://www.nando.net), mais le besoin d'une «autre information» demeure toujours insatisfait, sont forcés d'avouer les promoteurs d'une PANA ressuscitée.

Les partenaires des communications réservent parfois des surprises: sur le site de l'université de Pennsylvanie traitant des Africains et des Afro-Américains, on signale (*how ironic!*) que les cartes des pays en question sont une gracieuse de la CIA. L'histoire a de ces retours! Du Bois fut l'un des fondateurs de la NAACP (National Association for the Advancement of Coloured People). Il dirigea une publication (*The Crisis*) qui parvint à s'auto-financer et à tirer à plus de 100 000 exemplaires. En 1919, William Du Bois obtint le scoop de sa carrière en conversant avec un artillerie sénégalais de l'armée française qui lui refila un document confidentiel: des diplomates américains conseillaient à la France de ne pas chouchouter ces Noirs dont certains étaient pourtant acclamés comme des héros! L'apartheid n'avait pas officiellement vu le jour, mais le *colour bar* était alors bien portant aux États-Unis!

**POLITIQUE**

Québec ne croit plus à l'union sociale canadienne, page A 4



**LE MONDE**

Le calme revient au Nigeria après la mort d'Abiola, page A 5



**MONTRÉAL**

Duchesneau n'a jamais accordé de crédibilité à Dan Philip, page A 3

Rapport sur la mort du jeune Jean-François Giguère-Bélisle

## La famille envisage des poursuites

Le coroner remet en cause le jugement des médecins qui ont examiné le garçon

ISABELLE PARÉ  
LE DEVOIR

Le rapport de la coroner Anne-Marie David sur le décès du petit Jean-François Giguère-Bélisle, décédé des suites d'une péritonite le 19 juin 1997, remet en

cause le jugement des médecins qui ont examiné le garçonnet peu de temps avant sa mort. A un point tel que la famille a fait connaître hier son intention ferme d'entamer d'ici quelques mois des poursuites en responsabilité civile.

«Ce rapport remet en cause l'explication donnée par le médecin de la Cité de la santé. Ce dernier n'a pas palpé suffisamment l'abdomen de l'enfant. La péritonite n'a pas été reconnue en temps et lieu. Pour nous, c'est assez clairement un blâme», a indiqué hier M<sup>re</sup> Jean-Pierre Ménard, l'avocat de la mère de Jean-François Giguère-Bélisle.

Ce dernier affirme trouver dans le rapport de la coroner «tous les éléments nécessaires» pour intenter une poursuite à l'encontre des médecins impliqués dans cette affaire, notamment le D<sup>r</sup> Claude Leduc.

VOIR PAGE A 8: POURSUITES

## La France délire



Le défenseur Lilian Thuram a largement contribué à la victoire de l'équipe française, contre la Croatie. La France accède pour la première fois à la finale de la Coupe du monde. L'exploit a été célébré sur le terrain et sur les Champs-Élysées par plus de 300 000 supporters en liesse criant «Thuram, président!». Nos informations, page B 5.

**HORS-JEU**

## L'histoire est contente

La France est contente. Jacques Chirac aussi. Les organisateurs de la Coupe du monde 1998 sont contents, tout comme la FIFA et les commanditaires. Une finale Pays-Bas-Croatie n'aurait pas vraiment titillé les masses. Mais là, la table est mise. Le champion défendant contre le pays hôte. Une première, l'apothéose.

Au stade de France, une gigantesque affiche avait été suspendue qui disait: «Une victoire pour passer à l'histoire.» Vous dire, on lui a parlé hier en fin de journée, et même l'histoire est contente. Comme quand elle sait qu'elle s'apprête à être faite.

Pourtant, on a cru un temps la revoir, l'histoire, plus récente celle-là. La France dominait, c'est devenu un cliché, mais à la mi-temps, on ne se rappelait que son incapacité à la mettre dedans. C'était oublier que, si elle n'avait marqué qu'un maigre but dans les dernières 281 minutes, elle n'en avait en revanche donné aucun. Voilà donc ce qu'il fallait: une réalisation adverse. Trente secondes plus tard, les Bleus, comme libérés par l'absurde, mettaient la gomme et réussissaient. Enfin.

La France est donc en finale, pour la première fois. Chez elle. Elle a gagné malgré l'arbitrage, malgré le carton rouge assené à Laurent Blanc et, disons-le, mérite tout ce qui lui arrive. Ce sera un beau dimanche.

Sacré Brésil. Décidément, quand vient le temps de laisser une chance aux autres, il est aux abonnés absents, celui-là. Le pire — ou le meilleur, tout est question de point de vue, com-

me le professait Ludwig Josef Wittgenstein —, c'est que les *auriverde* n'ont toujours pas donné le spectacle à grand déploiement dont ils sont capables, l'«orgasme multiple» reste à consommer, et les voilà quand même en finale. S'ils peuvent jouer un match ordinaire compte tenu de leur immense potentiel et battre une équipe aussi puissante que les Pays-Bas, les Français ont de quoi s'en faire.

Car ils l'ont gagnée, cette demi-finale, et pas nécessairement aux tirs au but. Deux fois, en deuxième demie et en prolongation, des fautes flagrantes sur Ronaldo en zone de réparation n'ont pas été sanctionnées, qui auraient dû donner lieu à des pénaltys. Et si on attend toujours des Brésiliens une danse de l'attaque, on oublie que leur défense n'est pas piquée des hannetons non plus; même sans Cafu, mardi, ils sont parvenus à réduire Dennis Bergkamp, l'un des sept ou huit meilleurs cartonneurs de ce Mondial, au statut de courant d'air.

Le sport a ceci de proprement magnifique qu'on peut faire dire ce qu'on veut et le contraire à des données par ailleurs tout à fait insignifiantes. Ainsi, avant le match Brésil-Pays-Bas, nous a-t-on rappelé que le Brésil n'avait jamais gagné (en deux tentatives!) au stade Vélodrome de Marseille et que les Néerlandais y avaient rossé la Corée du Sud 5-0 en première ronde et éliminé l'Argentine en quarts de finale. En d'autres termes, si le Brésil avait perdu, on aurait raconté que «la guigne s'acharne» sur lui. Mais maintenant, on peut dire qu'il «était

## Le prix de l'essence grimpe en flèche

FRANÇOIS NORMAND  
LE DEVOIR

Les prix de l'essence ordinaire à la pompe ont fait un bon spectaculaire de sept cents hier à Montréal et ailleurs en province.

Dans la métropole, les prix sont passés de 52,9 à 59,9 ¢ le litre. À Québec et à Sherbrooke, les prix ont atteint les 58,9 ¢ et 59,4 ¢ le litre. Il ne s'agit là en fait que d'un retour à la normale puisque les détaillants d'essence vendaient à perte depuis la fin du mois de février.

C'est la pétrolière Shell qui a initié cette remontée des prix de l'essence ordinaire. On s'en doute, les autres grandes pétrolières (Ultrapar, Pétro-Canada et Esso) et les détaillants indépendants de produits pétroliers ont alors rapidement emboîté le pas.

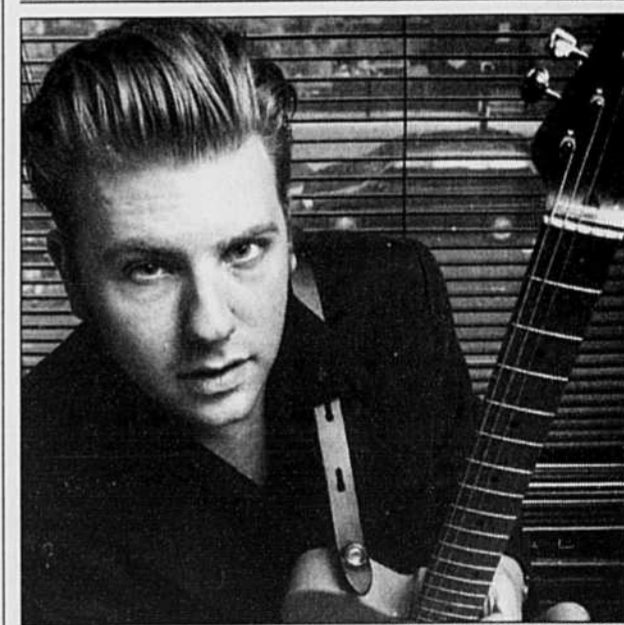
Il n'en fallait pas plus pour que les consommateurs crient à la collusion entre les grandes pétrolières pour faire augmenter les prix de l'essence à quelques jours du long congé de la construction.

Une interprétation des faits que le porte-parole de Pétro-Canada, Jacques Viau, a vivement démentie hier lors d'une entrevue accordée au *Devoir*. «Cette augmentation des prix n'a rien à voir avec le congé de la construction; cette explication est totalement farfelue», a-t-il insisté.

Il a expliqué que les franchisés et les détaillants indépendants vendaient leur essence à perte depuis la fin du mois de février, et ce à la suite d'une chute graduelle des prix à la pompe. Les médias font souvent leur choux gras des augmentations des prix de l'essence à la pompe, mais rarement des baisses de prix.

Le président de l'Association québécoise des indépendants du pétrole (AQUIP), René Blouin, a fait le même «diagnostic» que M. Viau: cette augmentation des prix de l'essence est un retour «à une situation plus normale» dans le marché.

VOIR PAGE A 8: ESSENCE



Le bluesman Steve Hill, 24 ans.

## Festival international de jazz de Montréal

### Le blues des jeunes

BRIAN MYLES  
LE DEVOIR

Steve Hill, Joshua Bishop et Stéphane Massé totalisent à peu près 75 ans d'existence à trois. Ils sont jeunes et ils sont déjà pris avec le blues, les pauvres.

Les trois expulseront ce blues de tout le soul dans le cadre du Festival de jazz. Précision: ils ne jouent pas ensemble, même s'ils se connaissent et réalisent quelques collaborations. Guitariste et chanteur, Steve Hill mène une carrière solo. Il est entouré de Marc Deschênes à la basse, de Sam Harrison à la batterie et de Bob Staggs au piano et à l'orgue B3 (ce dernier étant nouveau dans la formation). Hill, 24 ans, a débuté sa carrière professionnelle à l'âge de 18 ans alors que Bob Harrison le prenait sous son aile. «Je ne suis pas de ceux qui gagnent leur vie en faisant du blues. Je suis de ceux qui vivent pour faire du blues», affirme celui qui a un album éponyme à son actif.

VOIR PAGE A 8: BLUES

**MÉTÉO**

Montréal	Québec
Ennuagement suivi d'averses.	Ennuagement suivi d'averses.
Max: 27 Min: 15	Max: 25 Min: 14
Détails, page B 4	

**INDEX**

Agenda.....	B 6	Le monde.....	A 5
Annonces.....	B 6	Les sports.....	B 5
Avis publics.....	B 4	Montréal.....	A 3
Culture.....	B 7	Mots croisés.....	B 4
Économie.....	B 2	Politique.....	A 4
Éditorial.....	A 6	Télévision.....	B 7

[www.ledevoir.com](http://www.ledevoir.com)



# LE DEVOIR

## ACTUALITÉS

### Les enfants d'abord

HOLLIE HAW  
PRESSE CANADIENNE

Toronto — Les Canadiens qui ont profité de la croissance économique des dernières années doivent prendre conscience qu'il leur faut partager la richesse avec leurs concitoyens plus démunis, affirme une experte en santé infantile.

Le Canada est généralement considéré comme un des pays où il fait le mieux vivre au monde, mais l'écart grandissant entre riches et pauvres met en relief un manque troublant de générosité dans nos attitudes comme dans nos programmes sociaux, a affirmé hier Dawn Walker, directrice exécutive de l'Institut canadien pour la santé des enfants.

Cela reflète un manque de compassion, a déclaré Mme Walker à son auditoire, à l'occasion de la publication du rapport sur le bien-être des enfants du Fonds des Nations unies pour l'enfance. «Le défi est d'amener les gens qui profitent de la reprise économique à voir qu'une partie de la richesse devrait être redistribuée aux gens qui ont besoin d'argent.»

Le Canada demeure au premier rang des pays du monde entier en vertu d'un indice composé qui mesure notamment l'espérance de vie, le degré d'éducation et le niveau de vie, affirme l'Institut. Mais le rapport annuel de l'UNICEF sur les progrès des nations démontre qu'il existe encore de nombreux problèmes dans cette terre d'abondance.

Le rapport évoque notamment le phénomène grandissant des sans-abri, qui se multiplient en pleine période de croissance dans différents pays mentionnés dans le rapport — dont le Canada, note Maïe Ayoub, conseillère à l'UNICEF.

Les pays devraient réfléchir à ce qu'ils sont en train de faire en ce qui concerne les compressions des programmes sociaux, particulièrement de ceux qui aident les enfants et les familles, suggère Mme Ayoub. Trop souvent, ajoute-t-elle, les jeunes sont négligés, dans un monde où les 10-19 ans forment le sixième de la population du globe.

Le rapport de l'UNICEF nomme le Canada, les États-Unis et l'Australie comme les pays industrialisés où un trop grand nombre de familles monoparentales vivent sous le seuil de pauvreté et sont vulnérables au phénomène des sans-abri. Pire, dans ces pays et en Grande-Bretagne, on «diabolise» en quelque sorte l'idée d'un gouvernement manifestant de la compassion, les mères célibataires sont dépeintes comme des profiteuses de l'aide sociale et les programmes sociaux sont mal perçus.

Mme Walker y voit le reflet d'une tendance au conservatisme. Les attitudes des gens contribuent à forger l'attitude du gouvernement. Si les gens préfèrent des baisses de taxes à l'injection de fonds dans des programmes sociaux, alors ce sont les pauvres qui en subissent les conséquences, dit-elle.

### ESSENCE

SUITE DE LA PAGE 1

Dans l'industrie pétrolière d'aval, pour que les activités d'un détaillant soient rentables, ce dernier doit réaliser un profit de cinq à sept cents sur chaque litre d'essence qu'il vend à la pompe.

Or, depuis quatre mois, à l'exception de certaines crétes comme les 12 mai et 3 juin derniers, ces marges bénéficiaires des détaillants variaient entre un cent et 2,5 ¢ le litre environ.

Il y a quelques jours à peine, par exemple, il en coûtait 51,9 ¢ (prix à la raffinerie plus les différentes taxes) à un détaillant d'essence pour remplir les réservoirs de sa station-service. Avec un prix à la pompe de 52,9 ¢ le litre, le détaillant empochait un cent le litre pour payer ses frais fixes (loyer, électricité, taxes municipales, salaires, etc.), ce qui est nettement insuffisant.

Un joueur de l'industrie, en l'occurrence Shell, a donc décidé hier de sonner la fin de la récréation pour que les activités au détail redeviennent rentables — jusqu'à la prochaine baisse de prix —, au grand dam des consommateurs...



S.V.P. Assurez-vous que ce papier journal soit recyclé.

### LE DEVOIR

Les bureaux du Devoir sont situés au 2050, rue de Bleury, 9<sup>e</sup> étage, Montréal (Québec), H3A 3M9. Ils sont ouverts du lundi au vendredi de 8h30 à 17h. Renseignements et administration: (514) 985-3333

Le site Internet du Devoir: [www.ledevoir.com](http://www.ledevoir.com)

#### Comment nous joindre?

##### La rédaction

Au téléphone (514) 985-3333  
Par télécopieur (514) 985-3360  
Par courrier électronique [redaction@ledevoir.com](mailto:redaction@ledevoir.com)  
Pour l'agenda culturel (514) 985-3551

##### La publicité

Au téléphone (514) 985-3399  
Par télécopieur (514) 985-3390  
Extérieur de Montréal 1-800-363-0305 (sans frais)

##### Les avis publics et appels d'offres

Au téléphone (514) 985-3344  
Par télécopieur (514) 985-3340

##### Les petites annonces et la publicité par regroupement

Au téléphone (514) 985-3322  
Par télécopieur (514) 985-3340

##### Les abonnements

Au téléphone (514) 985-3355  
du lundi au vendredi de 8h à 16h30  
Par télécopieur (514) 985-3390  
Extérieur de Montréal 1-800-463-7559 (sans frais)

Le Devoir est publié du lundi au samedi par Le Devoir Inc. dont le siège social est situé au 2050, rue de Bleury, 9<sup>e</sup> étage, Montréal, (Québec), H3A 3M9. Il est imprimé par Imprimerie Québec LaSalle, 7743, rue de Bourdeau, division de Imprimeries Québec Inc., 612, rue Saint-Jacques Ouest, Montréal. L'agence Presse Canadienne est autorisée à employer et à diffuser les informations publiées dans Le Devoir. Le Devoir est distribué par Messageries Dynamiques, division du Groupe Québec Inc., 900, boulevard Saint-Martin Ouest, Laval. Envoi de publication — Enregistrement n° 0858. Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec.

### Des cinéphiles insomniaques



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

DES CINÉPHILES passionnés et courageux ont campé toute une nuit devant les portes du cinéma Impérial, rue Bleury à Montréal, pour être certains de ne rien manquer cette année du festival Fantasia. L'événement, qui se tiendra du 10 juillet au 9 août prochain, présentera des films du cinéma fantastique asiatique.

### POURSUITES La Cité de la santé défend son médecin

SUITE DE LA PAGE 1

médecin à la Cité de la santé.

La mère du garçonnet, Johanne Giguère, a quant à elle soutenu hier que la coroner David avait su reconnaître la vérité et qu'elle en était très heureuse. «Nous avons toujours fait confiance à la justice, at-elle dit. Nous croyons fermement que Mme David a saisi que nous n'avions rien de plus à perdre que ce que l'on avait déjà perdu avec le décès de notre petit Jean-François.»

La coroner David, qui attribue la mort du jeune garçon de dix ans à un choc septique causé par une péritonite, met en effet en lumière des failles importantes dans les examens physiques réalisés par le médecin de la clinique de Terrebonne, et celui de la Cité de la santé, qui ont vu le garçon, à quelques heures d'intervalle, deux jours avant son décès.

En effet, après avoir entendu 24 témoins, dont six experts médicaux, la coroner David retient la version de la mère en relevant que le médecin de la Cité de la santé a conclu trop rapidement à un diagnostic de gastro-entérite.

En fait, le rapport souligne très clairement que le D<sup>r</sup> Claude Leduc n'a pas «palpé de façon assez profonde» l'abdomen du garçon qui souffrait de douleurs au ventre depuis déjà une semaine. Plus encore, le médecin a éliminé un diagnostic de péritonite et n'a en conséquence pas exigé de radiographie de l'abdomen, selon Anne-Marie David.

Au cours de sa journée à l'urgence, le D<sup>r</sup> Leduc avait vu 31 patients et, selon la coroner, il est clairement ressorti lors de son témoignage qu'il confondait la consultation faite auprès du jeune Jean-François Giguère avec celle d'un autre patient, tant ses souvenirs étaient imprécis.

Lors de l'examen, il appert que le médecin de la Cité de la santé n'a pas posé de questions à la mère sur la nature des douleurs à l'abdomen, ni observé suffisamment la posture du jeune patient. Entre autres, il n'a pas remarqué que le jeune patient s'est présenté à l'urgence en fauteuil roulant. «Le médecin n'a jamais été en mesure d'observer les difficultés de mobilisation de Jean-François», note le rapport.

Toutefois, la direction de l'hôpital lavallois garde pleinement confiance en son médecin. «En ce qui nous concerne, les recommandations ont été transmises au Conseil des médecins, dentistes et pharmaciens, qui verra si des pistes peuvent être dégagées», a commenté hier Daniel Adam, directeur général de la Cité de la santé.

Toutefois, ce dernier a précisé qu'un comité d'évaluation interne de la Cité de la santé avait déjà exonéré de tout blâme le D<sup>r</sup> Leduc, en mars dernier, après avoir conclu que ce dernier a agi conformément aux règles de l'art et à ses obligations.

La direction de l'hôpital, qui reçoit plus de 60 000 patients à son urgence chaque année, affirme toutefois que,

de façon générale, ses médecins font dorénavant preuve «d'une vigilance accrue» face aux cas de péritonites à l'urgence et qu'une attention particulière est apportée à la formation continue du personnel médical.

Par ailleurs, la coroner David écorche aussi au passage le médecin de la clinique de Terrebonne, le D<sup>r</sup> Christine Pelletier, pour n'avoir pas clairement indiqué dans sa demande de consultation au médecin de la Cité de la santé les raisons pour lesquelles elle référerait ce patient à l'urgence.

Enfin, les recommandations de la coroner David touchent également le CLSC d'Autray, qui n'a pas suivi les procédures recommandées pour les appels concernant des douleurs à l'estomac, ainsi que le Collège des médecins du Québec, qu'elle enjoint d'informer ses membres de l'importance de certains tests pour éliminer un diagnostic d'appendicite. Le coroner souligne que peu de médecins semblent au fait que 35 % des appendicites peuvent donner lieu à des diarrhées.

Une des recommandations du rapport cible aussi le ministère de la Santé et des Services sociaux qu'on invite à sensibiliser le public à la nécessité de revoir le même médecin pour une même pathologie, et à l'importance de donner tous les détails de la maladie, même les plus anodins.

Par ailleurs, la coroner, qui exonère de tout blâme le chiropraticien qui a vu l'enfant une journée avant sa mort, presse tout de même l'Ordre des chiropraticiens d'inviter ses membres à présenter des feuillets expliquant les effets secondaires de certains traitements.

L'enquête du coroner, qui a permis de retracer jour après jour le fil des événements, conclut que le jeune garçon, qui a ressenti ses premiers symptômes le 10 juin, souffrait probablement déjà d'une perforation de l'estomac le 12 juin.

Le petit Jean-François Giguère-Bélisle avait vu pour la première fois un médecin à la clinique de Terrebonne le 11 juin. À ce moment, le médecin pose un diagnostic de gastro-entérite et recommande de revoir un médecin si les symptômes persistent plus de 48 heures. N'observant pas d'améliorations, la mère mène l'enfant le 17 à la clinique de Terrebonne, qui référerà le cas à la Cité de la santé. Le médecin à l'urgence recommande alors un prélèvement de selles pour effectuer des tests, après quoi l'enfant et la mère sont renvoyés chez eux. Le petit Jean-François est décédé 35 heures plus tard, d'une infection généralisée causée par l'éclatement de son estomac.

Selon la coroner, rien n'aurait pu permettre de diagnostiquer, dès le 12 juin, les signes d'une péritonite.

L'avocat de la famille Giguère, M<sup>r</sup> Ménard, soutient que cette affaire, qui a soulevé un intérêt médiatique considérable, a eu malgré tout des impacts positifs en sensibilisant davantage les médecins aux symptômes de la péritonite. En raison de la position de la Cité de la santé, la famille n'a pas l'intention d'y déposer une plainte, ni devant le Collège des médecins.

### BLUES Des musiciens d'une grande maturité

SUITE DE LA PAGE 1

Joshua Bishop (26 ans) et Stéphane Massé (27 ans) forment pour leur part un duo depuis sept ans. Inspirés par le folk-blues, ils ont joué en acoustique pendant quatre ans, assis sur des tabourets devant des publics parfois ingrats, Josh faisant miauler son harmonica et Stéphane faisant pleurer sa guitare. «On y est allés avec nos émotions, ce qu'on aime», explique Stéphane Massé au bout du fil. [Le folk-blues], ça n'a pas été un choix réfléchi. C'est un choix naturel. Bishop & Massé seront accompagnés par un nouveau bassiste (Igor Bartula) et un nouveau batteur (Miguel Sanchez) lors de leur première apparition au Festival de jazz. Ils ont déjà réalisé deux albums (*Steam Train Whistle* et *Twelve Reasons To Believe*).

Autant Hill que Bishop & Massé ont reçu un accueil chaleureux de la critique. Puristes du blues, ne vous y méprenez pas! Ces jeunes savent de quoi ils parlent et paraissent, d'un point de vue musical, plus vieux que leur âge. Dans le blues, cette musique qui consacre les «plus vieux, plus sales», c'est de bon augure.

Ce sont des mords du «bleu». Début des années 90, à une époque où des jeunes musiciens se lançaient corps et âme dans le froissement de guitares, Massé, Hill et Bishop s'imbibaient de l'œuvre de Muddy Waters, Buddy Guy, Robert Johnson, Albert King, les frères Vaughn et les autres. «Ce qui a fait que j'ai voulu jouer de la guitare, c'est Cream», avoue Steve Hill, qui écoutait aussi dans son adolescence pas si lointaine du Jimi Hendrix et du Johnny Winter. «Il y avait une essence blues qui m'attirait là-dessus et je ne connaissais pas le blues tant que ça.»

Dans la résidence temporaire de Steve Hill retentit la voix de Mick Jagger... «And if you take more of those / You will get an overdose.» Du vieux Rolling Stones. La chambre à coucher du musicien ressemble à un local de répétition. Quatre guitares sont suspendues de chaque côté du lit défait sur lequel choit un cendrier. En fait, des guitares sont suspendues partout dans l'appartement, qui est celui d'Al Gunn, luthier, ancien membre de Men Without Hats, manager de tournée et ami de Hill.

Al Gunn passe dans l'appartement comme un coup de vent.

«S'il n'avait pas été bon, je n'aurais pas fait deux shows avec lui.»

«Merci Al!», lui répond l'autre.

#### Exit le Québec

Pas facile de gagner sa vie avec le blues au Québec. Steve Hill comme Stéphane Massé en ont un peu soupé des habitudes virées dans les bars à bleu du territoire québécois. «Les bars, on commence à... soupier Massé. Ça fait longtemps. Mais c'est l'école finalement. J'ai lâché le cégep et je suis entré dans une autre école. Mais j'aimerais avoir un peu plus, mettons sortir de l'école et avoir un stage.»

Comme tout le monde, ils se prennent à rêver un peu. D'ici cinq ans, ils aimeraient prendre la route de l'Amérique, la vraie, avoir un contrat de distribution aux États-Unis, visiter le Canada, l'Europe et ne faire que des salles de la taille du Spectrum à leur retour au bercail. «Le but, c'est de s'exporter un peu», explique Steve Hill. Le Québec n'est pas assez gros. Je ne pourrais pas rouler 20 ans si je reste ici.»

Mais ils sont rares les bluesmen québécois qui tournent aux États-Unis. Le Stephen Barry Band a réussi, mais qui d'autre? «Il faut convaincre les Américains qu'on est ca-

### HISTOIRE

SUITE DE LA PAGE 1

dû». Et vice-versa pour les Pays-Bas.

De même, la France s'était rendue trois fois en demi-finale avant hier, et elle avait perdu trois fois. Elle était donc due, archi-due.

Voilà donc de quoi méditer d'ici dimanche: en 15 Coupes du monde, une seule fois le champion est-il venu d'un autre continent que celui sur lequel était disputé le tournoi (le Brésil l'a emporté en 1958 en Suède). Et la sélection du pays hôte a été sacrée cinq fois, mais jamais depuis 20 ans: l'Uruguay en 1930, l'Italie en 1934, l'Angleterre en 1966, la RFA en 1974 et l'Argentine en 1978.

Bref, ils sont tous dus.

◆ ◆ ◆

Vous avez remarqué le bel unisson dont font preuve les joueurs brésiliens? Mais non, pas sur le terrain. Pendant l'hymne national.

C'est que les 22 joueurs de la *selecao* ont reçu, avant le début du tournoi, un «cahier de commandements» à respecter. On y retrouve notamment les nouvelles règles d'arbitrage, mais aussi les paroles de l'hymne national, qu'ils sont tenus de «chanter correctement».

Les joueurs ont aussi accès aux services d'un psychologue, Evandro Mota, qu'ils consultent quotidiennement, et on leur a remis un livre intitulé *Le Plaisir de la victoire*. Une victoire d'autant plus plaisante que, si le Brésil remporte la Coupe du monde, chacun recevra 170 000 beaux dollars américains.



◆ ◆ ◆  
On savait déjà que Dieu était partout, mais dans cette Coupe du monde, ça frise l'invasion. On ne compte plus les signes de croix, les incantations vers le ciel, les tournons-nous-vers-La-

Mecque auxquels se sont livrés et continuent de se livrer les joueurs de tous pays. Même Laurent Blanc, qui n'est pas rancunier, a fait son petit *Deo Gratias* après avoir été expulsé hier. Dieu a très certainement la multiple citoyenneté.

L'association évangélique française Sport et Foi a d'ailleurs organisé un tournoi parallèle entre équipes amateurs avec présentation de cantiques et de témoignages de foi à la mi-temps des matchs. Elle offre la retransmission des joutes sur grand écran et a distribué un prospectus où on compare Jésus à un «manager», la Bible à un «manuel», l'église locale à un «club de supporters» et l'ensemble des fidèles à une «équipe».

Quant à Dieu, on se souvient que Roberto Carlos, le puissant défenseur brésilien dont les coups francs entrent à 150 kilomètres/heure, avait dit que «Lui seul est au-dessus de l'équipe nationale». Or on apprend maintenant qu'il n'est pas au-dessus, mais dedans. A propos de la séance de tir au but de mardi, le gardien Claudio Taffarel a en effet déclaré: «Ce n'est pas moi qui ai fait les arrêts. C'est Dieu.»

Et nous qui croyions Ses voies insondables.

◆ ◆ ◆

*Nouritures pour la mi-temps.* Deuxième motif pour lequel dans la Coupe du monde, explique l'auteur François Brune dans *Le Monde diplomatique*, «la métaphysique du pauvre se mue en mystification des peuples»:

«2. Le consensus impérialiste. La Coupe du monde se présente comme le rassemblement, autour du ballon rond, de la grande famille des hommes. Le «monde d'essences» que nous venons d'analyser s'impose dès lors comme l'essence du monde. Les valeurs du spectacle, en se présentant comme dominantes, se donnent pour universelles: on n'a pas le droit d'y échapper. Une sorte de chantage au consensus planétaire plane sur l'événement «Mondial», comme s'est exercé un chantage au «consensus européen» à propos de Maastricht et de la monnaie unique. Qui refuse de «participer» est aussitôt excommunié, expatrié du monde, ex-mondialisé pourrait-on dire. L'adhésion passive à l'événement, par un public en état de passion, semble devenue la forme idéale et définitive de la citoyenneté dans la démocratie-monde. Comme si les deux milliards d'êtres humains qui vont adorer les temples appelés stades n'étaient pas d'abord soumis à l'action publicitaire de «marchands du temple» qui s'y précipitent, avant, pendant et après l'office. Comme si l'illusion d'égalité qu'éprouvent les spectateurs centrés sur ce même spectacle — nommé «Mondial» — n'occultait pas précisément l'ordre inégalitaire et chaotique d'une mondialisation économique qui les manipule, les instrumentalise et les divise.»

A suivre, encore.

[jdion@ledevoir.com](mailto:jdion@ledevoir.com)

pables de faire mieux que leurs artistes, réalise Steve Hill. Ça demande du travail, et je suis prêt à le faire.»

Al Gunn repasse précipitamment.

«Ça c'est une bonne «quote». Il y a le talent, mais il faut le travail.»

«O.K. Merci Al!», rétorque l'autre.

#### Plus que blues

Il n'y a pas que le blues dans la musique de Hill, Bishop & Massé. «C'est sûr qu'on ne va pas rester avec l'étiquette blues, explique Stéphane Massé. Le côté acoustique, on veut tout le temps ça. Prends Oasis, Radiohead, elle est tout le temps là, la foutue guitare acoustique.»

«Le blues, c'est une musique majeure, mais on va essayer d'apporter autre chose, poursuit-il. L'important, c'est ça. Créer des feelings, des grooves.»

Même son de cloche de la part de Steve Hill. «Si tu écoutes mon album, il n'y a pas juste du blues. J'aime ça mélanger les affaires. Je ne suis pas un puriste. Le son Chicago des années 50, j'aime que j'aime bien ça, mais ce n'est pas moi. J'ai quelque chose d'autre à dire.»

Ils ont des choses à dire, à chanter et à jouer avec une maturité déconcertante. Pour paraphraser Joshua Bishop, «tu vieilliss vite quand tu es jeune».

#### BISHOP & MASSÉ

Place du Complexe Desjardins, aujourd'hui à midi  
Aux Beaux Esprits, vendredi, samedi et dimanche

#### STEVE HILL

Scène Labatt Bleue, samedi à 19h et à 23h.

# LE DEVOIR

# CULTURE

**Du trottoir au cyberspace**

 Librairie Gallimard:  
 3700 boul. St-Laurent, www.gallimard-mtl.com

## Angel of L.A.

 BRIAN MYLES  
 LE DEVOIR

Elle s'appelle vraiment Angel parce que les autres membres de sa famille ont des prénoms originaux. Il y a même une cousine Sky. Son nom de scène est The Angel parce qu'elle demeure à Los Angeles et que beaucoup trop de gens se prénomment Angel (surtout des hommes) là-bas.

The Angel sera de passage à Montréal demain et samedi soir dans le cadre de la série groove du Festival de jazz. Cette DJ née à New York et déménagée à Los Angeles rejoint sur scène deux autres DJ, Rob Smith et Peter D., qui viennent de Bristol. Ensemble, ils forment le Jaz Klash.

Le groupe est né à la fin de 1995 sous les bons conseils de Simon Goffe, qui s'occupait séparément de la carrière de ces trois artistes. Rob Smith et Peter D., férus du drum&bass, appartiennent au groupe More Rokers tandis que The Angel, plus près du hip hop jazzy, mène plusieurs projets personnels de front, dont 60 Channels.

La collaboration a donné naissance à un album (*Thru The Haze*), enregistré entre L.A. et Bristol. «*C'a été extraordinaire*, dit celle qui est également productrice, entre autres pour les Brand New Heavies. *C'est une situation assez exceptionnelle, mais nous avions tous le même genre d'équipement dans nos studios, les mêmes samplers.*»

Ils seront quatre pour le spectacle de Montréal. Angel, Rob Smith et Peter D. resteront derrière les tables

tournantes tandis que Cokni O'Dire remplira le rôle de *Master of Ceremony*.

Hip hop, reggae, soul, jazz, drum&bass et «*des rythmes abstraits*» pourront être entendus aux Foufounes électriques. Jaz Klash combine un peu de tout. Il s'agira du seul spectacle mettant en vedette uniquement des DJ dans le cadre de la série groove. «*Ce sera un show assez funky*», promet The Angel.

Cela étant, il ne faut pas confondre la musique de Jaz Klash à celle du jazz. «*Ce serait un peu fou de le croire*, dit Angel. *J'ai étudié le piano quand j'étais une enfant, mais je ne suis pas une bonne musicienne*», avoue-t-elle. Elle n'appartient pas à l'école des DJ. Elle manipule bel et bien les vinyles, mais elle ne le fait que pour des «*événements spéciaux*».

**«Je ne peux pas dire comment tout cela est arrivé. C'est juste arrivé.»**

«*La musique a toujours été une partie tellement importante de ma vie. Quand j'étais jeune, j'étais entourée de bonne musique. Ma mère était une grande amatrice de la musique. Il y avait de tout dans la maison, du jazz latino au reggae, au funk, au soul et au hard rock. Je veux dire tout. Mais je ne pensais jamais vraiment devenir professionnelle. Je ne peux même pas dire comment tout cela est arrivé. C'est juste arrivé*», explique-t-elle, le rire brisant sa voix chaleureuse.

Peu importe comment ça tourne, le spectacle des DJ de Jaz Klash promet d'être inédit. The Angel, Rob Smith et Peter D. montaient sur la scène ensemble pour la toute première fois hier soir à Toronto. Ce sera Ottawa ce soir et Montréal par la suite. La demoiselle est un peu nerveuse. «*Mais c'est un bon stress.*»

## Captivant et réjouissant John Zorn

En spectacle hier soir

 SERGE TRUFFAUT  
 LE DEVOIR

Jusqu'à présent, rien n'aura été plus métallique ou urbain que le show du trio Painkiller, formé de Mike Harris à la batterie, de Bill Laswell à la basse électrique et surtout de John Zorn au saxophone alto. Le groupe, qui se présente comme le tueur de peine, symbolise peut-être mieux que toutes les autres formations existantes ce qui se fait actuellement entre les quatre murs sonores de New York.

La prestation que ces trois-là ont donnée hier soir au théâtre Maison-neuve fut comme un long cri strident, un cri électrisant. Sur des rythmes toujours très compacts ou très pesants, on a assisté à une sorte de catharsis enrobée dans des musiques et non pas une musique.

Zorn et ses compagnons sont arrivés sur scène à l'heure inscrite sur le ticket d'entrée. Puis sans coup férir, ils ont amorcé leur prestation sur un tempo ressemblant davantage à celui qu'emploient ou apprécient les jeunes qui aiment le style *destroy*. Une façon comme une autre de signaler que Painkiller est plus enclin à jouer des morceaux totalement éclatés que *Love For Sale* ou *Autumn Leaves*.

Planté devant deux amplis Marshall, Laswell a extrait de son engin des accords aux sonorités très crues, très lourdes et pleines, archi-pleines de sens. Bref, il y avait de l'urgence. Derrière une armada de tambours, Mike Harris, qui, selon les confidences d'un confrère, est un musicien jouant fréquemment dans des orchestres qui font une musique hard-

core, n'a jamais cessé de dresser des murs rythmiques. S'appuyant sur cette cadence infernale, Zorn a alterné bruits et cris dans le micro avec de longues plaintes sorties de son saxo.

Entre les uns et les autres, on parle des morceaux joués, on a récolté un incroyable patchwork musical.

C'était punk, c'était *destroy* et on ne sait quoi, parce qu'on ne connaît pas du tout les musiques qui font rigoler la jeunesse. En tout cas, parlant de jeunesse, au milieu du spectacle Zorn a invité un DJ de 16 ans à peine à se joindre au groupe. Le DJ en question, un petit génie du genre qui habite Montréal, a brossé sur ses tables tournantes des trucs à faire tourner en bourrique les vieux. Autrement dit, le show de Zorn fut captivant et réjouissant de bout en bout.

**David sans Dave?**

«*Tu regardes encore Dave, toi?*», demanda un spectateur à son com-

pagnon. «*David Sanborn?*», questionna l'autre. «*Non, David Letterman.*» Intéressante confusion, me dis-je au moment où le saxophoniste David Sanborn, précédé de ses musiciens, s'amenait sur la grande scène de Wilfrid-Pelletier. La question se posait: était-on là pour apprécier

l'excellent musicien au riche curriculum (de Gil Evans au Paul Butterfield Blues Band, de Stevie Wonder à Chick Corea) ou tout bêtement pour voir en personne le saxo attiré du World's Most Dangerous Band, groupe-maison du *Late Show* de David Letterman?

La réponse ne fut jamais claire hier, tellement l'un et l'autre se mélaient inextricablement. Simultanément, j'avais devant moi le David Sanborn jazzman, parfait technicien du saxo alto, et le David Sanborn meneur d'un redoutable band jazz-funk-rock (incluant l'as percussionniste Don Alias) qui aurait très bien pu être celui de

Paul Shaffer. De fait, seule l'absence de réclames publicitaires me disait que je n'étais pas assis dans l'ancien Ed Sullivan Theater: la musique ne se distinguait pas d'elle-même, à cela près que toutes les pièces me paraissaient quelques minutes trop longues.

J'ai fini par comprendre pourquoi. Aussi efficace qu'efficace, Sanborn est le type même du musicien d'accompagnement, forcément hors de ses baskets lorsqu'il chausse les gros souliers de vedette du spectacle. Ses aigus avaient beau être parfois remarquables, voire miraculeux (dans *Benny*, notamment), il y avait toujours un moment où, oublié, il devenait sbire dans son propre band. A ces moments-là, presque instinctivement, je me surprenais à chercher la bouille grimaçante de Dave... Letterman. Je suis sorti en me disant qu'on ne peut plus contre la télé, et qu'il ne peut plus exister un David sans Dave.

Sylvain Cormier

## L'éditorialiste

 SERGE TRUFFAUT  
 LE DEVOIR

Hamiel Bluiett a ceci d'attachant: mis à part qu'il est le plus grand saxophoniste baryton qui soit, il est éditorialiste. Bluiett éditorialise sur tout, incluant le fameux n'importe quoi. On se rappelle très bien ces entrevues avec lui. Chaque fois, il avait suffi qu'on pose une question pour qu'il se lance dans un monologue sans fin.

Bluiett parle de tout avec emphase, avec passion. Il parle surtout en disant clairement ce qu'il pense. Avec lui, ou plutôt chez lui, la langue de coton et l'autre, celle qu'on appelle la langue de bois, ont été bannies. Jamais Bluiett ne louvoie; jamais il n'utilise de faux-fuyants. Toujours, il dit franchement et brutalement ce qu'il pense.

Cette attitude qui est sienne fait de Bluiett une des grandes gueules du jazz. Tenez, lorsqu'il parle du circuit des clubs new-yorkais, il n'hésitera pas une seconde à descendre en flammes leurs choix artistiques. Pour lui, les «*Big Five*», soit le Village Vanguard, Blue Note, Sweet Basil et autres, sont des temples du conservatisme. Et rien d'autre.

Cela dit, Bluiett, c'est le maître du baryton, c'est également l'as de pique de l'improvisation, c'est la cheville ouvrière du World Saxophone Quartet,



FERNANDO NATALICI

Bluiett, Jackson et Thiam

c'est le pivot du trio qu'il nous proposera ce soir avec D. D. Jackson au piano et Mor Thiam aux percussions. Ces trois-là ont réalisé un album sur étiquette montréalaise Justin Time.

Parlant de Justin Time, et si on veut goûter toute la palette Bluiett, on suggère fortement l'achat des albums *Live At Carlo's* ainsi que le duo Bluiett-Muhai Richard Abrams.

Ce soir, on entendra la troupe la plus mixte, la plus cosmopolite de cette 19e édition, soit la troupe la plus apte à nous cuisiner une alchimie sonore.

### Le choix jazz du Devoir

Herbaliser, ce soir à minuit aux Foufounes électriques, pour un faire un peu changement. Il s'agit d'un ensemble qui combine la force brute du drum&bass aux coups de klaxon d'une section de cuivres. Jake Wherry et DJ Ollie Teeba constituent le noyau dur de la formation prometteuse.

### Renouvellement du contrat de travail des musiciens

## L'OSM demande la médiation

Les musiciens menacent d'annuler des concerts

 MARIE-ANDRÉE CHOUINARD  
 LE DEVOIR

La rixe se poursuit entre l'Orchestre symphonique de Montréal (OSM) et ses musiciens autour du renouvellement de la convention collective: alors que la direction choisit de se tourner vers un médiateur pour favoriser les échanges, les musiciens, eux, brandissent la menace de moyens de pression plus vigoureux, dont l'annulation possible de concerts dès cette semaine.

Les musiciens de l'OSM et la directrice générale de l'institution, Michelle Courchesne, sont en brouille, les deux parties ne parvenant pas à s'entendre autour d'un pourcentage d'augmentation salariale pour les musiciens. Après avoir refusé à la mi-juin une offre de la direction de hausser de 3% le salaire au cours des trois prochaines années, les musiciens ont décidé d'interrompre les négociations, une décision que la directrice juge «*extrêmement rapide*». «*Je ne sens pas que nous ayons exploré toutes les avenues de négociation*», a expliqué hier Mme Courchesne. *C'est une réaction des musiciens que je juge très rapide et c'est ce qui me force à demander cette médiation.*»

En vertu de l'article 31 de la Loi sur le statut professionnel et les conditions d'engagement des artistes de la scène, du disque et du cinéma, la direction de l'OSM fait donc appel à la Commission de reconnaissance des associations d'artistes et des associations de producteurs pour que soit nommé un médiateur chargé de poursuivre les négociations. Ce médiateur sera désigné au cours des prochaines semaines, précise Mme Courchesne, et devrait faciliter l'échange de points de vue, entièrement interrompu depuis la mi-juin.

L'Association des musiciens de l'OSM ne voit pas d'un

bon œil cette démarche de la direction qu'elle apparente à un appel au secours destiné au gouvernement. «*C'est un peu comme dire: "Papa! Viens m'aider!"*», a commenté hier Jean-Marc Leclerc, président de l'Association de musiciens, qui compte quelque 95 membres.

Depuis hier matin, l'Association détient un mandat de la part de ses membres lui donnant le feu vert pour l'essai de moyens de pression jugés plus radicaux, tels l'annulation de répétitions ou même de concerts, le port du t-shirt, etc. «*Nous avons obtenu la permission de nos membres et nous prévoyons mettre ces moyens en application dès cette semaine*», a indiqué M. Leclerc, ajoutant que les musiciens ne veulent toutefois pas pénaliser le public. L'OSM doit jouer ce soir à la basilique Notre-Dame, à Montréal, sous la direction du chef Charles Dutoit et en présence, entre autres solistes, de la soprano Karina Gauvin. Samedi, l'orchestre doit transporter ses pénates au Festival international de Lanaudière, pour un voyage musical mais aussi planétaire, en présence de l'astronome Marc Garneau. L'Association estime qu'il est tout à fait possible que ces concerts soient annulés, ajoutant que «*le public sera prévenu*».

Michelle Courchesne s'insurge contre cette pratique, qui équivaut à «*prendre le public en otage, particulièrement dans un endroit comme Lanaudière où nous ne sommes pas producteurs de l'événement*». «*Il est plus important pour nous de continuer à travailler que de faire durer des conflits*», estime-t-elle, reconnaissant toutefois qu'il existe un écart important entre l'offre et la demande.

La direction de l'OSM espère que le médiateur tiendra compte de la situation financière difficile de l'orchestre et jugera en tenant compte «*d'avantage de comparables mont-réalisés ou à tout le moins québécoises*».

Un Classique

Hydro Québec

**LANAUDIÈRE**

FESTIVAL INTERNATIONAL

La Presse

DU 29 JUIN AU 1 AOÛT 1998

**vendredi 10 juillet 20 h**

 Un orchestre de chambre québécois d'une grande finesse stylistique. Deux superbes voix dans une oeuvre émouvante et tragique, le *Stabat Mater* de Pergolesi.

**LES VIOLONS DU ROY**

BERNARD LABADIE, direction

VIVALDI Concerto pour 2 violons en la mineur, op. 3 no 8

NICOLE TROTIER et JULIE TRIQUET, violons

 PERGOLESI *Stabat Mater*

KARINA GAUVIN, soprano, CATHERINE ROBBIN, mezzo-soprano

 HANDEL *Water Music* (version intégrale)

Amphithéâtre 30 \$ 25 \$ 20 \$ Gazon 15 \$



BERNARD LABADIE

**samedi 11 juillet 20h15** Canadian

Sous les étoiles, un voyage en sons et en images en compagnie de l'astronote Marc Garneau. Sur grand écran, une visite virtuelle du système solaire à bord des vaisseaux de la NASA!

**ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL**

CHARLES DUTOIT, direction

IWAN EDWARDS, chef de chœur

CHOEUR FÉMININ

MARC GARNEAU, astronaute, narrateur

WILLIAMS Suite de "Star Wars"

HOLST Les Planètes (avec présentation, sur grand écran, d'un film d'images spatiales réalisé par Mark Hatch de la NASA)



CHARLES DUTOIT



MARC GARNEAU

SIÈGES COMPLETS BILLETTS «GAZON» DISPONIBLES Amphithéâtre Gazon 15 \$

**dimanche 12 juillet 14h30** Desjardins

Angèle Dubeau et La Pietà, un orchestre féminin, proposent un voyage musical à Venise au XVIIIe siècle. En plus, des pièces familières arrangées par François Dompierre.

**ANGÈLE DUBEAU ET LA PIÉTÀ**

VIVALDI et arrangements

de François Dompierre



LA PIÉTÀ

Amphithéâtre 19 \$ 15 \$ 14 \$ Gazon 10 \$

**lundi 13 juillet 20 h**

À 16 ans, un des plus beaux espoirs du piano français, Jean Dubé, dans un programme qui met en relief sa virtuosité et son extraordinaire maturité.

**JEAN DUBÉ**, piano (gagnant du concours Francis Poulenc 1997)

SCARLATTI 2 Sonates: K. 9 et K. 29

BEETHOVEN Sonate no 13, en mi bémol majeur, op. 27, no 1

 CHOPIN Sonate no 2 en si bémol mineur, op. 35, «*Marche funèbre*»

LISZT Après une lecture de Dante: Fantasia quasi sonata

FAURÉ Premier nocturne en mi bémol mineur

POULENC 3 Novelettes

2 Nocturnes: no 5 en ré mineur, no 7 en mi bémol majeur

Toccata



JEAN DUBÉ

Église de Saint-Zénon 22 \$

**mardi 14 juillet 20 h**

Une grande interprète du baroque, Suzie Leblanc. Le charme tendre et sensuel de la viole de gambe, avec Susie Napper et Margaret Little.

**SUZIE LE BLANC**, soprano

**LES VOIX HUMAINES**, duo de violes de gambe

HUME, COPERARIO, FERRABOSCO, SIMPSON, DOWLAND, JENKINS



LES VOIX HUMAINES

Église de Saint-Calixte 22 \$

Autobus «LE FESTIVAL-EXPRESS» Offert tous les vendredis soir et samedis soir. Départ à 17 h 45 au «Centre Infocourtoisie», 1001, rue du Square-Dorchester (près du Métro Peel). Arrêt au coin sud-est de Berri/Ste-Catherine (au coin d'Archambault Musique, métro Berri-UQAM). Prix: 13 \$ (aller-retour, taxes incluses). Nombre de places limité. Billets disponibles à tous les points de vente.



Venez pique-niquer à l'Amphithéâtre! Sur présentation de votre billet de concert, il est possible de pique-niquer sur le «gazon» à compter de 18 h les vendredis et samedis et à midi les dimanches.

1 800 561-4343 430 759-4343 www.lanaudiere.org Enfants de 12 ans et moins Admis gratuitement, dans la section «gazon», si accompagnés d'un adulte. Spécial concert et buffet champêtre Vendredi et samedi: 59 \$ (47 \$ - 10, 31 juillet - 43 \$ - 17 juillet) Dimanche: 34 \$

Canadien

chaîne culturelle Radio-Canada Diffuseur officiel

Développement économique Canada Canada Economic Development

JOLIEFF